

Jean-Claude Caron

Correspondance d'Alphonse de Lamartine. Deuxième série (1807-1829). Tome V : 1828-1829, textes réunis, classés et annotés par Christian Croisille, avec la collaboration de Marie-Renée Morin pour la correspondance Virieu, Paris, Honoré Champion, 2007, 573 p. ISBN : 978-2-7453-1554-0. 85 euros.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Claude Caron, « *Correspondance d'Alphonse de Lamartine. Deuxième série (1807-1829). Tome V : 1828-1829, textes réunis, classés et annotés par Christian Croisille, avec la collaboration de Marie-Renée Morin pour la correspondance Virieu, Paris, Honoré Champion, 2007, 573 p. ISBN : 978-2-7453-1554-0. 85 euros.* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 35 | 2007, mis en ligne le 03 janvier 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index1682.html>

DOL : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index1682.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

tel investissement tout au long de sa vie? A-t-il cherché, en défendant ces deux bastions culturels de l'élite anglicane, à faire contrepoint à sa politique en faveur des dissidents et des ouvriers? Croyait-il nécessaire de combiner les rôles de l'homme d'État, de l'évêque et du savant afin d'accomplir sa mission morale et politique? Parce qu'il ne cherche pas à préciser les rapports entre «l'esprit de Gladstone» et «l'esprit du gladstonisme» (celui des électeurs du parti libéral entre 1867 et 1886), David Bebbington tend à faire des «études gladstoniennes» une fin en soi au lieu d'étudier Gladstone comme un observatoire de son époque. Il ne s'agit pas ici de reprocher au biographe de surestimer l'importance de son sujet. David Bebbington, qui évite d'ailleurs de décrire son propre travail comme une «biographie», met en scène un «esprit» solidement relié aux autres esprits de son temps. Mais la chronique des travaux, des intuitions et des enthousiasmes intellectuels de Gladstone ne nous permet jamais de comprendre pourquoi il écrit sur Homère et sur l'Église. Chercher à répondre à une telle question aurait conduit l'auteur à resituer Gladstone au sein d'un univers plus vaste, dévoilant une tout autre cohérence intellectuelle que celle qui consiste à postuler l'existence d'un lien intime entre l'idée d'incarnation, le souci de la commune humanité et les positions politiques de Gladstone – c'est-à-dire à expliquer des croyances par d'autres croyances.

Il reste que le livre de David Bebbington va forcer Michael Partridge à enrichir la prochaine édition du sien. Sa formidable analyse des documents privés et de l'abondante littérature imprimée était un travail indispensable pour connaître la trajectoire intellectuelle de Gladstone. Le dualisme qu'il établit entre les idées et leur environnement matériel aurait probablement fait l'objet de vives protestations au sein de la revue *Mind* fondée en 1876. Mais sa chronique des croyances d'un individu, sobre et élégante, est passionnante comme peut l'être une maison construite sur le sable.

Julien Vincent

Correspondance d'Alphonse de Lamartine. Deuxième série (1807-1829). Tome V : 1828-1829, textes réunis, classés et annotés par Christian Croisille, avec la collaboration de Marie-Renée Morin pour la correspondance Virieu, Paris, Honoré Champion, 2007, 573 p. ISBN : 978-2-7453-1554-0. 85 euros.

Faisant suite aux sept volumes de la première série, qui couvrait les années 1830-1867, cette deuxième série, consacrée aux années 1807-1829, permet de saisir le jeune Lamartine oscillant entre ambition politique et ambition littéraire. Sa fonction diplomatique de trois années en Toscane s'achève fin août 1828. Il n'hésite pas, durant ce long séjour, à dépenser une fortune pour réparer et embellir une maison achetée à Florence. Mais l'arrivée du nouvel ambassadeur, le baron de Vitrolles, le renvoie à ses affaires privées et à ses propriétés mâconnaises. Au tourbillon des mondanités toscanes, succède une double vie : celle du notable sur ses terres, envisageant la députation dès qu'il aura atteint l'âge requis de quarante ans (c'est-à-dire en novembre 1830), et celle de l'écrivain reconnu à Paris, fréquentant les dîners politico-littéraires du faubourg Saint-Germain, et travaillant aux *Harmonies*. Son élection à l'Académie française en novembre 1829 scelle son triomphe. Voici, résumés à grands traits, les points importants de ces deux années de vie de Lamartine,

marquées également par la mort accidentelle, très douloureusement ressentie, de sa mère. Au sein de son réseau de correspondants, figurent les très proches, dont Aymon de Virieu, souvent sollicité pour obtenir des prêts d'argent : l'argent, qui ne quittera plus les objets centraux de la correspondance de Lamartine jusqu'à sa mort.

Suivre le personnage durant ces deux années, c'est suivre un homme mûr, globalement heureux, persuadé d'accomplir de grandes choses, inquiet parfois « de savoir si le feu prendra chez nous [...] après 40 ans de révolution ». Sa vie de plaisirs en Toscane se double de rencontres, comme celle de l'ex-impératrice Marie-Louise, devenue duchesse de Parme en 1815. Même s'il s'inquiète des changements politiques en France, avec le succès des libéraux aux élections de novembre 1827, Lamartine est persuadé d'obtenir du ministre des Affaires étrangères La Ferronnays un poste dans la diplomatie. Mais il s'interroge sur l'évolution politique d'un régime, la Restauration, dont il critique le conservatisme, tout en redoutant le succès des extrêmes : « Je veux un ministère centre », écrit-il en février 1828 – alors précisément que Martignac vient d'arriver aux affaires –, notamment en ce qui concerne les affaires religieuses : « Rien par la force, tout par les doctrines ». Et Lamartine conserve des inimitiés tenaces, dont celle qu'il manifeste envers Chateaubriand n'est pas la moindre.

Libéral et conservateur, Lamartine n'a pas rompu avec une certaine représentation des hommes de sa qualité. C'est ainsi que, pour lui, la seule activité noble est l'agriculture : « L'industrie n'est ni noble, ni religieuse, ni morale ni politique ; elle est bourgeoise, avide, avare, et voilà tout ». Revenu en France, il a la bonne surprise de s'apercevoir qu'il n'a pas été oublié au plan littéraire. Mais il s'inquiète de l'évolution politique de la jeunesse : « Le républicanisme, que je croyais bien mort, recommence à germer dans toutes les jeunes têtes [...]. Il n'y pas fanatisme révolutionnaire, mais il y a détachement complet du royalisme et des Bourbons », constate-t-il, le 12 octobre 1828, dans une intéressante symétrie avec Stendhal ; ou encore il déplore l'essor de « la folie ultralibérale dans la jeunesse pensante » et du « bonapartisme dans la population agissante » (28 octobre 1828). Il est reçu par Charles X, espère être nommé à Londres, fréquente anciens, actuels et futurs ministres et diplomates – La Ferronnays, Lainé, Pasquier, Pozzo di Borgo, Portal –, des clercs aussi, comme Rohan, archevêque de Besançon, des littérateurs et des savants – Villemain, Jussieu, Deschamps. Son retour à Saint-Point est salué par « une marche triomphale de deux lieues » qui flatte son orgueil. Lamartine se vit alors comme un notable faisant vivre le pays grâce à des travaux divers qu'il fait exécuter par la population locale, tout en poursuivant son œuvre littéraire dont il espère toucher de gros bénéfices. Car il vit constamment au-dessus de ses moyens et jongle déjà en permanence avec des comptes déficitaires.

Depuis sa retraite mâonnaise, Lamartine correspond avec Sainte-Beuve, Delphine Gay, Hugo, Nodier, Amable Tastu, Émile de Girardin. Signalons, parmi ses correspondantes, la place tenue par la marquise Armandine de Montcalm, née du Plessis de Richelieu, dont la connaissance des milieux du pouvoir est remarquable. Entrer dans la mêlée politique le tente, et Christian Croisille signale la rédaction d'une pétition en faveur des viticulteurs et des négociants en vin, publiée dans la presse locale le 30 janvier 1829, comme « le premier geste politique du poète », sur un thème qui reste d'actualité durant une bonne partie du XIX^e siècle. L'éloignement

de La Ferronnays du ministère des Affaires étrangères rend caduque la promesse londonienne faite par ce dernier et le changement de ministère, avec la nomination de Polignac le 8 août, marque un net raidissement de Charles X. Lamartine est assez fin politique pour refuser quelque emploi que ce soit émanant de ce gouvernement ultra dont il sent bien l'impopularité.

Son élection à l'Académie française a lieu dès le premier tour de scrutin et, chose assez rare, sans qu'il ait quitté ses terres, se contentant de solliciter par courrier les suffrages de ses futurs pairs! Pour mener à bien sa campagne électorale en vue de devenir Immortel, Lamartine active tous ses réseaux, écrit des lettres convenues, contredit à l'occasion ses jugements antérieurs sur l'œuvre de confrères en littérature dont il sollicite la voix... Élection facile, mais joie de courte durée : la mort de sa mère, qui survient au même moment, le plonge dans le désespoir. Il fréquente toujours les politiques, va chez M^{me} Récamier où il entend Chateaubriand, pourtant détesté, lire son *Moïse*, est sculpté par David d'Angers. Le trait se fait mordant à l'occasion : « Si c'était un homme, ce serait, ma foi! le plus aimable et le plus séduisant des hommes : il me fait l'effet de ces charmantes femmes qu'on aime tant qu'on voudrait les estimer », écrit-il au sujet de Martignac... Et devant la véritable tournée entreprise par La Fayette en septembre 1829 : « À quoi pense-t-il de parader ainsi? Est-ce une farce, est-ce une revue de son monde? ».

Ce volume, qui clôt les deux séries totalisant 12 tomes – en attendant un tome complémentaire rassemblant les lettres retrouvées depuis la début de la publication –, offre, comme les précédents, une édition critique remarquable, due à Christian Croisille avec la collaboration de Marie-Renée Morin. Il s'agit d'un volume particulièrement précieux pour les deux années qu'il couvre, entre le ministère Martignac et le début du ministère Polignac : Lamartine y fait preuve d'une intéressante clairvoyance, qu'il n'est certes pas le seul à manifester. Mais, après l'expérience diplomatique, on assiste à l'entrée en politique, pour l'instant limitée à des jugements et à des ambitions, d'un homme qui n'est plus le jeune poète jouissant de ses triomphes littéraires. On relira avec d'autant plus intérêt des prises de position assez tranchées que l'on connaît ce que fut, exactement vingt ans plus tard, la politique menée par Lamartine. Une dangereuse lecture téléologique ou rétrospective, certes, mais qui ne manque pas de saveur. Et qui n'empêche pas de voir que, dès la fin de la Restauration, Lamartine a élu quelques valeurs traditionnelles comme fondement de son idéal politique : l'homme de 1848 pointe déjà sous le novice.

Jean-Claude Caron

Charles de MONTALEMBERT, *Journal intime inédit. Tome VI : 1854-1858*, texte établi, présenté et annoté par Louis Le Guillou et Nicole Roger-Taillade, Paris, Honoré Champion, 2006, 767 p. ISBN : 2-7453-1358-4. 68 euros.

Louis Le Guillou le signale d'entrée de jeu : éloigné d'un pouvoir dont il est désormais l'adversaire, Charles de Montalembert « écrit » davantage son journal qui, de ce fait, devient moins spontané, pour ressortir d'une œuvre à la fois littéraire et politique, voire polémique. Une façon, en quelque sorte, de prendre date sinon pour l'éternité, du moins pour la postérité... L'homme n'hésite pas à biffer, retrancher,